

et néanmoins il en est sorti une ère de vrai progrès ; car Dieu sait tirer le bien du mal. De même, c'est de la folie de Stans qu'est sortie l'école primaire du XIX^e siècle, qui a déjà donné tant de prospérité et de force aux peuples qui ont su en profiter.

Les expériences que Pestalozzi fit à Stans, la lumière qui en jaillit pour son esprit de pénétrante observation, les principes que son génie sut en tirer pour la marche naturelle et logique de *l'éducation élémentaire*, tout ce tableau de l'enfantement d'une grande, d'une féconde et salutaire réforme, se trouve dans la lettre écrite du Gurnigel, que Pestalozzi adressa à son ami le libraire Gessner, fils de l'auteur des *Idylles*. Cette lettre, dans laquelle il rend compte de son œuvre à Stans, fut imprimée pour la première fois en 1807, dans le *Journal hebdomadaire pour l'éducation de l'homme*, puis dans l'édition des *Œuvres de Pestalozzi*, publiée par Cotta, tom. IX. Puis elle fut réimprimée dans la collection complète, par Seyffarth. Elle a été souvent citée par fragments que les divers biographes copiaient les uns des autres. Sa haute importance nous oblige à la transcrire ici en entier.

Lettre de Pestalozzi à un ami sur son séjour à Stans.

Ami, encore une fois je me réveille d'un rêve ; encore une fois je vois mon œuvre anéantie, et mes forces défailantes dépensées inutilement.

Mais si faible et si malheureux qu'ait été mon essai, un ami de l'humanité ne regrettera point de s'arrêter quelques instants à examiner les motifs qui me persuadent qu'une postérité plus heureuse reprendra certainement le fil de mes espérances à l'endroit où il s'est rompu.

J'ai envisagé toute la révolution dès son origine comme une simple conséquence de la corruption de la nature humaine, et les malheurs qu'elle a produits comme un moyen nécessaire de ramener les hommes au sentiment des conditions essentielles de leur bonheur.

Sans une foi complète dans les formes politiques que la masse de semblables hommes pouvait se donner elle-même, j'ai cependant reconnu quelques principes de leurs constitutions et quelques intérêts sauvegardés par ces principes comme des mesures avantageuses, comme des points d'attache pour le progrès du vrai bien de l'humanité.

Ainsi, je mis aussi au grand jour, autant que je le pus, mes anciens vœux pour l'éducation du peuple ; et particulièrement je les confiai, dans toute leur étendue, au cœur de Legrand (alors l'un des directeurs). Non seulement il y prit intérêt, mais il jugea aussi avec moi que la république avait un urgent besoin de la réforme de l'instruction publique ; il dit comme moi qu'on pouvait obtenir les plus grands résultats pour la régénération du peuple en donnant à un certain nombre d'enfants, choisis parmi les plus pauvres, une éducation complète, mais qui, bien loin de les sortir de leur sphère, ne fit que les attacher plus fortement à la condition de leur famille dans la société.

Je restreignais mes désirs à ce seul point de vue, et Legrand les favorisait de toute manière ; il les trouvait si importants qu'il me dit un jour : « Je ne quitterai pas volontairement le poste que j'occupe avant que vous n'ayez commencé votre œuvre. »

Comme j'ai exposé mon plan pour l'éducation publique des pauvres dans la troisième et la quatrième partie de *Léonard et Gertrude*, je ne le répète point ici. Je le soumis au directeur Stapfer avec tout l'enthousiasme d'un espoir dont je croyais la réalisation prochaine. Il m'encouragea avec la chaleur d'un homme qui comprend noblement les besoins les plus élevés de l'éducation populaire. Il en fut de même du ministre Rengger.

Mon intention était de chercher, dans le territoire de Zurich ou en Argovie, une localité qui réunit l'industrie et l'agriculture aux autres moyens d'instruction, de manière à permettre à mon établissement d'y réussir et d'y prendre le développement nécessaire à mon but. Mais le malheur d'Unterwald (septembre 1798) décida du local que j'avais à choisir. Le gouvernement jugea urgent de

venir au secours de cette malheureuse contrée, et me pria de faire pour cette fois l'essai de mon entreprise dans un lieu où véritablement je manquais de tout ce qui aurait pu lui assurer quelque succès.

J'y allai volontiers. Je comptais sur l'innocence du pays pour suppléer à tout ce qui faisait défaut, et sur sa misère pour y exciter quelque reconnaissance.

Mon zèle pour réaliser enfin le grand rêve de ma vie m'aurait porté à travailler aux plus hauts sommets des Alpes, et pour ainsi dire sans eau ni feu.

Le gouvernement m'assigna pour demeure le nouveau bâtiment des femmes (ursulines) à Stans ; mais quand j'arrivai, il n'était pas achevé, et point du tout approprié à recevoir un grand nombre d'enfants. Il fallait avant tout le mettre en état de servir comme maison d'orphelins. Le gouvernement ordonna d'y exécuter les travaux nécessaires, et Rengger les poussa avec beaucoup de zèle, de force et d'activité. D'ailleurs, le gouvernement ne me laissa pas manquer d'argent.

Malgré toute la bonne volonté avec laquelle je fus soutenu, il y fallut beaucoup de temps ; mais le temps était précisément ce qui nous manquait, car il était pressant de recevoir une foule d'enfants que la guerre laissait sans abri et sans ressources.

Tout manquait encore, excepté l'argent, lorsque les enfants arrivèrent en foule ; la cuisine, les chambres, les lits n'étaient pas prêts pour les recevoir. Ce fut dans les commencements une cause de trouble incroyable. Pendant les premières semaines je fus confiné dans une très petite chambre ; le temps était mauvais et l'air malsain à cause de la poussière des démolitions dont les platras remplissaient tous les corridors.

Le défaut de lits m'obligea d'abord à renvoyer de pauvres enfants chez eux pour la nuit ; et ils revenaient le lendemain couverts de vermine. La plupart, à leur arrivée, présentaient les caractères d'une extrême dégénérescence de la nature humaine. Beaucoup d'entre eux avaient une gale invétérée qui les empêchait presque de marcher, ou des plaies à la tête, ou des haillons remplis de vermine ; beaucoup étaient maigres comme des sque-

lettes, livides, les regards anxieux, les fronts ridés par la défiance et le souci ; quelques-uns effrontés, habitués à la mendicité, à l'hypocrisie et à toute sorte de fausseté ; d'autres écrasés par le malheur, patients, mais défiants, craintifs et sans aucun sentiment affectueux. Parmi eux se trouvaient aussi quelques enfants gâtés, qui avaient goûté les douceurs de l'aisance ; ceux-ci étaient pleins de prétentions, se tenaient à l'écart, regardaient avec dédain les petits mendiants devenus leurs camarades, souffraient de cette égalité, et ne pouvaient s'accommoder du régime de la maison, qui s'éloignait trop de leurs anciennes habitudes. Mais ce qui était général parmi eux, c'était une paresse persistante résultant du défaut d'exercice de leurs forces corporelles et des facultés de leur intelligence. Sur dix enfants, à peine y en avait-il un qui connût l' a b c ; quant aux autres connaissances, il n'en était pas question.

Le défaut complet d'instruction scolaire était ce qui m'inquiétait le moins. Confiant dans les forces de la nature humaine, que Dieu a départies aux enfants même les plus pauvres et les plus négligés, j'avais appris depuis longtemps, par mes propres expériences, que sous leur grossièreté, sous leur sauvagerie, sous leur incapacité apparente, se trouvent cachées les plus belles facultés, les forces les plus précieuses ; et même à Stans je vis bientôt surgir des dispositions naturelles pleines de vie chez les créatures dégénérées qui m'entouraient. Je savais combien les nécessités de la vie contribuent à éclairer les hommes sur les rapports essentiels des choses, à éveiller en eux l'esprit naturel, un jugement sain et des facultés qui, comme ensevelis sous le limon au fond de leur être, brillent d'un vif éclat dès qu'ils en sont débarrassés. Voici ce que je voulais faire : je voulais les retirer de ce limon, et les appliquer aux simples et pures circonstances de la vie domestique. J'étais sûr qu'il ne fallait pas autre chose pour que ces facultés naturelles se montrassent capables d'élever l'esprit et le cœur de mes élèves à tout ce que je pouvais désirer.

Je voyais donc mes souhaits accomplis, et j'étais convaincu que mon cœur changerait l'état de mes enfants

aussi promptement que le soleil du printemps ranimerait la terre engourdie par l'hiver.

Je ne me trompais pas ; avant que le soleil du printemps fondît la neige de nos montagnes, on ne reconnaissait plus mes enfants.

Mais je ne veux pas anticiper. Ami, je veux te faire voir l'accroissement de ma plante, comme moi-même souvent le soir je regarde la citrouille qui croît rapidement à côté de la maison ; et je ne te cacherai point le ver qui parfois s'attache aux feuilles et même au cœur de la plante.

J'ouvris l'établissement seul avec une femme de ménage, sans aucun aide, ni pour l'instruction, ni pour les soins physiques des enfants. Je voulais être seul, et malheureusement c'était une nécessité pour atteindre mon but. Personne sur la terre n'aurait voulu entrer dans mes vues pour l'éducation des enfants ; et alors je ne connaissais à peu près personne qui eût pu le faire. Plus les hommes que j'aurais pu m'associer étaient instruits, et moins ils me comprenaient, et moins ils étaient capables de se fixer même en théorie aux simples points de départ auxquels je cherchais à revenir. Toutes leurs vues sur l'organisation et les besoins de l'entreprise étaient absolument différentes des miennes. Ce qu'ils repoussaient surtout, c'était l'idée qu'il fût possible de l'exécuter sans le secours d'aucun moyen artificiel, mais seulement par l'influence de la nature qui environnait les enfants et par l'activité qu'excitaient en eux les besoins journaliers de leur vie.

Et cependant c'était précisément cette pensée sur laquelle je fondais toute mon espérance de réussite ; elle était pour moi le centre auquel se rattachaient une foule d'autres points de vue.

Des instituteurs tout formés ne pouvaient donc pas m'aider, encore moins des gens grossiers et ignorants. Je n'avais pas de fil conducteur sûr et déterminé à mettre dans la main de mes collaborateurs, et pas davantage des faits accomplis, des objets d'intuition, qui pussent leur rendre sensibles mes idées et la marche à suivre. Ainsi, que je le voulusse ou non, je devais

d'abord faire mon expérience tout seul, et par des faits, rendre claire l'essence même de mes vues, avant que je pusse compter sur un secours étranger. Au fait, dans cette position, personne ne pouvait m'aider. Je devais m'aider moi-même. Mon but était entièrement lié à cette conviction.

Je voulais prouver, par mon essai, que l'éducation publique doit imiter les moyens qui font le mérite de l'éducation domestique, et que ce n'est que par cette imitation qu'elle peut avoir du prix pour l'humanité.

L'instruction scolaire, si elle ne tient pas compte des circonstances de la vie domestique et de tout ce qui est nécessaire à l'éducation de l'homme, ne peut conduire, selon moi, qu'à un amoindrissement artificiel et méthodique du genre humain.

Toute bonne éducation exige que l'œil maternel puisse lire sûrement, jour par jour, heure par heure, tout changement de l'état de l'âme de l'enfant, dans ses yeux, sur ses lèvres et sur son front.

Elle exige essentiellement que la force de l'éducateur ne soit pas autre chose que la force d'un père, vivifiée par l'ensemble des circonstances de la vie domestique.

Tel est le fondement sur lequel je bâtissais. Il fallait que mes enfants reconnussent, dès l'aube du matin jusqu'à la fin de la soirée, et à chaque instant, sur mon front et sur mes lèvres, que mon cœur était à eux, que leur bonheur était mon bonheur, et leurs plaisirs mes plaisirs.

L'homme accepte si volontiers le bien ! l'enfant y prête l'oreille si volontiers ! mais il ne le veut pas pour toi, maître ! il ne le veut pas pour toi, éducateur ! il le veut pour lui-même. Le bien auquel tu veux le conduire ne doit pas être un caprice de ton humeur ou de ta passion : il faut qu'il soit le bien en lui-même et par la nature des choses, et que l'enfant le reconnaisse pour le bien. Il faut qu'il sente la nécessité de ta volonté pour sa position et pour ses besoins, avant qu'il accepte cette volonté.

Tout ce qu'il fait volontiers, il le veut ; tout ce qui lui fait honneur, il le veut ; tout ce qui tend à réaliser en

lui de grandes espérances, il le veut ; tout ce qui éveille en lui des forces et lui permet de dire avec vérité : *je le puis*, il le veut.

Mais cette volonté n'est pas excitée par des paroles ; elle ne l'est que par une sorte de culture complète qui donne des sentiments et des forces. Les paroles ne donnent pas la chose elle-même, mais seulement une expression, une vue claire de la chose dont on a conscience.

Avant tout, je voulais et je devais gagner la confiance et l'affection des enfants. J'étais sûr que si j'y parvenais, tout le reste viendrait de lui-même. Ami, songe à ma position en face des préjugés du peuple et des enfants, et tu comprendras les difficultés que j'avais à surmonter.

Ce malheureux pays avait souffert toutes les horreurs de la guerre. La plus grande partie du peuple abhorrait la nouvelle constitution. Il était exaspéré contre le gouvernement, et considérait ses secours eux-mêmes comme suspects. Opposé par son caractère naturellement mélancolique à toute nouveauté étrangère, il tenait avec une opiniâtreté aigrie et défiante à tout ce qui constituait son ancien état, quelque misérable qu'il fût à certains égards.

Je n'étais au milieu d'eux qu'une créature du nouvel ordre de choses. Ils me considéraient comme un instrument qui travaillait, non pas pour eux, mais pour des hommes qui étaient la cause de leurs malheurs, et dont les opinions, les vues et les projets étaient en complète opposition avec les leurs. A cette défiance politique venait s'ajouter une défiance religieuse tout aussi forte. On me regardait comme un hérétique qui, tout en faisant quelque bien aux enfants, mettait leur âme en danger. Ces gens n'avaient jamais vu un réformé remplir chez eux une fonction publique, surtout pas celle d'instituteur de leurs enfants ; et dans ce moment-là, à Stans, les passions politiques et religieuses étaient surexcitées plus que jamais.

Pense, mon ami, à cette disposition du peuple, à ma faiblesse, à mon extérieur si peu imposant, à la malveil-

lance à laquelle j'étais exposé presque publiquement ; et juge de ce que j'ai dû supporter pour pouvoir continuer mon œuvre.

Cependant, quelque dur et pénible que fût pour moi ce défaut d'aide et de secours, il était favorable à la réussite de mon entreprise. Il m'obligeait à être toujours tout pour mes enfants. J'étais seul avec eux du matin au soir. C'était de ma main qu'ils recevaient tout ce qui pouvait faire du bien à leur corps ou à leur âme. Tout secours dans le besoin, toute consolation, toute instruction, leur venait immédiatement de moi. Leur main était dans ma main ; mes yeux étaient fixés sur leurs yeux.

Mes larmes coulaient avec les leurs, et je souriais avec eux. Ils étaient hors du monde ; ils étaient hors de Stans ; ils étaient avec moi, et j'étais avec eux. Ma soupe était leur soupe ; ma boisson était leur boisson. Je n'avais autour de moi ni famille, ni amis, ni domestiques, je n'avais qu'eux. Avec eux quand ils étaient bien portants, à leur côté quand ils étaient malades ; je dormais au milieu d'eux ; j'étais le soir le dernier couché, et le matin le premier levé. Quand nous étions couchés, je priais encore avec eux et je les instruisais jusqu'à ce qu'ils fussent endormis ; eux-mêmes me le demandaient. Exposé sans cesse aux dangers de la contagion, je soignais moi-même leurs habits et leurs personnes, dont la malpropreté était presque insupportable.

Voilà comment il a été possible que ces enfants s'attachassent peu à peu à moi, et quelques-uns d'une affection si profonde qu'ils contredisaient leurs parents et leurs amis quand ceux-ci leur parlaient mal de moi. Ils sentaient qu'on était injuste à mon égard, et je crois qu'ils m'en aimaient davantage. Mais à quoi sert-il que les petits oiseaux dans leur nid aiment leur mère, quand l'oiseau de proie qui veut leur mort plane constamment tout autour d'eux.

Cependant, le premier effet de ces principes et de cette conduite ne fut pas toujours satisfaisant ; et il ne pouvait pas l'être toujours. Les enfants ne croyaient pas si facilement à mon amour. Habités à l'oisiveté, à une

liberté sans frein, aux jouissances fortuites et désordonnées d'une existence presque sauvagement, ils étaient venus au couvent se flattant d'y être bien nourris sans avoir rien à faire. Bientôt quelques-uns trouvèrent qu'ils y étaient restés assez longtemps, et voulurent s'en aller ; ils parlaient d'une fièvre des écoles, qui attaque les enfants lorsqu'on les tient occupés toute la journée. Ce mécontentement des premiers mois vint surtout de ce que plusieurs de mes enfants furent malades ; c'était la conséquence soit d'un brusque changement de régime et d'habitudes, soit des rigueurs de la saison et de l'humidité du bâtiment que nous habitions. Nous toussions tous, et plusieurs enfants furent atteints d'une fièvre putride qui régnait dans toute la contrée.

Cette fièvre débutait toujours par des vomissements, et ceux-ci s'étaient souvent produits sans la fièvre et par le seul effet du changement de nourriture. Mais on attribua généralement la fièvre à une mauvaise qualité des aliments, supposition qui fut bientôt démentie par les faits. Aucun de mes enfants ne succomba.

Dès le retour du printemps, les enfants prospérèrent à vue d'œil, et tous ensemble ; leur crue fut rapide, leur teint s'anima ; des magistrats et des ecclésiastiques qui les virent quelque temps après trouvèrent qu'il avaient tellement gagné qu'on ne les reconnaissait plus.

Cependant l'état maladif de quelques élèves se prolongea assez longtemps ; et l'influence des parents n'était pas favorable à leur guérison. « Pauvre enfant, comme tu as mauvaise mine ! je pourrais te soigner au moins aussi bien qu'on te soigne ici ; viens avec moi. » Voilà ce que disaient, en venant chez moi, des mères habituées à mendier de porte en porte. C'était le dimanche surtout que les parents arrivaient en foule, plaignaient leurs enfants, les faisaient pleurer, et les excitaient à sortir de la maison. Ainsi beaucoup d'entre eux me quittèrent, bientôt remplacés par d'autres. On comprend les conséquences de toutes ces mutations pour un établissement qui commençait.

Plusieurs croyaient me faire une faveur personnelle en me laissant les enfants ; il demandaient aux capucins

si je n'avais pourtant pas d'autres moyens de subsistance, puisque je tenais tant à des élèves. Ces gens en général étaient persuadés que la misère seule avait pu me décider à prendre tant de peine ; et cette opinion se faisait jour dans leurs procédés envers moi.

Quelques-uns me demandèrent de l'argent pour remplacer le produit de la mendicité de leurs enfants : d'autres, le chapeau sur la tête, m'annonçaient qu'ils voulaient bien essayer encore quelques jours ; d'autres encore me dictaient leurs conditions.

Ainsi se passèrent des mois, avant que j'eusse la joie de voir un père ou une mère me serrer la main d'un air reconnaissant. Les enfants furent gagnés beaucoup plus tôt. Ils pleuraient parfois, lorsque leurs parents ne m'avaient dit ni bonjour ni bonsoir. Plusieurs se trouvaient heureux, et disaient à leurs mères : « Je suis mieux ici qu'à la maison. » Lorsque je leur parlais seul à seul, ils me racontaient volontiers combien ils avaient été malheureux, sans pain, sans lit, rudoyés, battus, etc. ; et parfois, ces mêmes enfants partaient avec leur mère dès le lendemain.

Il en est d'autres pourtant, et en assez grand nombre, qui virent promptement qu'avec moi ils pouvaient apprendre quelque chose et devenir quelque chose ; leur zèle et leur attachement ne se démentirent pas. Bientôt leur conduite fut imitée par d'autres qui n'avaient pas tout à fait les mêmes sentiments.

Ceux qui s'enfuirent étaient les plus mauvais et les plus incapables. Mais pour chercher à les faire partir, on attendait qu'ils fussent débarrassés de leur vermine et de leurs haillons. Plusieurs m'avaient été amenés dans l'intention évidente de les faire nettoyer et vêtir pour les reprendre ensuite.

Mais enfin leur propre conviction mit fin à la défiance hostile qu'ils avaient à leur arrivée. En 1799 j'eus près de quatre-vingts enfants. La plupart d'entre eux étaient bien doués, quelques-uns même d'une manière distinguée.

Apprendre était, pour presque tous, quelque chose d'entièrement nouveau ; et dès qu'ils virent qu'ils y réussissaient, leur zèle devint infatigable. Des enfants qui

n'avaient jamais ouvert un livre, et qui savaient à peine réciter *Pater noster* et *Ave Maria*, en vinrent en peu de semaines à étudier presque du matin au soir avec le plus grand intérêt. Même après le souper, dans les premiers temps surtout, lorsque je leur disais : « Enfants, voulez-vous aller dormir ou apprendre ? » ils répondaient ordinairement : « Apprendre. » Il est vrai qu'il n'en fut plus ainsi par la suite, lorsqu'ils durent se lever de grand matin.

Mais ce premier zèle imprima à tout l'établissement une direction et amena pour l'étude un succès qui dépassèrent de beaucoup mon attente. Et cependant, mes difficultés étaient inexprimables ; je ne trouvais point encore la possibilité de donner à l'étude une bonne organisation.

Ma confiance et mon zèle n'avaient pu surmonter ni la sauvagerie des individus, ni l'incohérence de l'ensemble. Je devais établir l'ordre général sur un fondement d'un ordre plus relevé, fondement qui n'existait pas encore et que je voulais faire naître. Avant d'avoir ce fondement, je ne pouvais organiser convenablement dans la maison ni l'enseignement ni l'économie ; et je ne l'aurais pas voulu. Tout devait venir, non point d'un plan préconçu, mais de mes rapports avec les enfants. C'est là que je cherchais des principes élevés et des forces éducatives, qui devaient se produire directement par la vie même et l'harmonie, par la communauté d'attention, d'activité et de besoins de mes enfants. D'ailleurs ce n'était pas d'une organisation extérieure que je pouvais attendre la régénération dont mes élèves avaient un si grand besoin. Si j'avais procédé par des moyens de contrainte, par des réglemens ou des sermons, au lieu de gagner le cœur des enfants et de l'ennoblir, je l'aurais repoussé, je l'aurais aigri et je me serais éloigné de mon but. Je devais nécessairement, et tout d'abord, éveiller en eux des sentiments purs, moraux et relevés, afin de pouvoir ensuite obtenir volontairement leur attention, leur activité et leur obéissance pour les choses extérieures. Je ne pouvais que suivre le haut précepte de Jésus-Christ : « Nettoyez d'abord l'intérieur, afin que l'extérieur devienne aussi net. » Et si jamais la vérité de ce précepte a été

manifestée d'une manière incontestable, c'est dans l'expérience que j'en ai faite alors.

Mon but essentiel était d'obtenir que cette nouveauté de vie commune et de forces naissantes produisit parmi eux des sentiments fraternels, les sentiments d'une vraie vie de famille, des sentiments d'affection, de justice et de moralité.

J'atteignis ce but avec assez de bonheur. On vit bientôt régner parmi ces soixante et dix mendiants, aux habitudes sauvages, une paix, une amitié, des attentions cordiales, qui sont rares, même entre de véritables frères et sœurs.

Voici quel était le principe auquel je m'efforçais de conformer toute ma conduite : Cherche d'abord à élargir le cœur de tes enfants, et par la satisfaction de leurs besoins journaliers, à mettre l'amour et la bienfaisance sans cesse en contact avec leurs impressions, avec leur expérience et avec leur activité, afin de développer et d'affermir ces sentiments dans leur cœur ; puis tâche de les accoutumer à beaucoup de savoir-faire, afin qu'ils puissent appliquer leur bienfaisance utilement, abondamment et sûrement dans le cercle qui les entoure.

Enfin, et en dernier lieu, aborde les signes dangereux du bien et du mal, aborde les mots qui les expriment ; mais rattache-les à l'expérience journalière de la maison, et veille à ce qu'ils la représentent uniquement, afin qu'ils rappellent clairement aux enfants leurs propres sentiments, et qu'ils donnent en quelque sorte un corps dans leur conscience à la beauté et à la justice de la vie morale qui se présente à eux. Mais quand tu devrais passer des nuits pour chercher à dire en deux mots ce que d'autres disent en vingt, ne regrette pas des nuits sans sommeil.

J'ai donné à mes enfants très peu d'explications ; je ne leur ai enseigné ni la morale ni la religion. Mais lorsqu'ils étaient tranquilles, et qu'on entendait chaque respiration, alors je leur disais : « Ne devenez-vous pas plus raisonnables et meilleurs, quand vous êtes ainsi, qu'en faisant du bruit ? » Quand ils me sautaient au cou en m'appelant leur père, je leur disais : « Enfants, serait-il

bien de tromper votre père ? après m'avoir embrassé, de faire derrière mon dos ce qui m'afflige ? » Quand on parlait de la misère du pays, quand ils sentaient le bonheur de leur sort, je leur disais : « Que Dieu est bon d'avoir fait le cœur de l'homme compatissant ? »

Quelquefois aussi je leur demandais s'ils ne trouvaient pas une grande différence entre le gouvernement qui élève les pauvres et leur apprend à gagner leur vie, et celui qui les abandonne à leur oisiveté et à leurs vices avec la mendicité et l'hôpital pour toute ressource.

Souvent je leur présentais le tableau du bonheur d'un ménage modeste et paisible, qui, par l'économie et le travail, s'est assuré son pain, et s'est mis en position de pouvoir conseiller les ignorants et secourir les malheureux. Quand ils se pressaient contre mon cœur, je demandais aux meilleurs d'entre eux, déjà pendant les premiers mois, s'ils ne voulaient pas aussi vivre comme moi au milieu des petits malheureux, les soigner, et en faire des hommes bien élevés. Dieu ! comme leurs sentiments s'élevaient, comme leurs yeux se mouillaient de larmes, quand ils me répondaient : « Jésus ! Marie ! si j'en pouvais venir là. »

Ce qui les élevait par-dessus tout c'était la perspective de ne pas rester toujours pauvres, mais de reparaitre un jour au milieu de leurs semblables avec des connaissances et des talents, de pouvoir leur être utiles, et de jouir de leur estime. Ils sentaient que sous ce rapport, et par mes soins, ils avançaient plus que d'autres enfants ; ils comprenaient très bien que ce qu'ils faisaient dans la maison les préparait à leur activité future ; un heureux avenir se présentait à eux comme un résultat assuré de leur persévérance. C'est pourquoi bientôt l'application leur devint facile ; son objet était en parfaite harmonie avec leurs vœux et leurs espérances. Ami, la vertu se développe par cette concordance comme la jeune plante par la concordance du sol avec la nature et les besoins de ses organes les plus tendres.

J'ai vu s'éveiller dans les enfants une force intérieure dont l'existence générale a dépassé de beaucoup mon at-

tente, et dont souvent les manifestations m'ont étonné, en me touchant profondément.

Lors de l'incendie d'Altorf¹, je les rassemblai autour de moi et leur dis : « Altorf est brûlé ; peut-être qu'en ce moment cent enfants sont sans asile, sans pain et sans habits ; ne voulez-vous pas prier notre bon gouvernement qu'il en reçoive une vingtaine dans notre maison ? » Je vois encore à présent l'émotion avec laquelle ils répondirent : « Ah oui ! mon Dieu, oui ! » Mais, enfants, dis-je alors, pensez pourtant à ce que vous demandez ! Notre maison n'a pas autant d'argent que nous voulons ; et il n'est pas sûr qu'à cause de ces pauvres enfants on nous en donnera plus qu'à présent. Vous pourrez donc être exposés à travailler davantage, à être moins bien nourris et à partager vos habits avec ces pauvres enfants. Ne dites donc pas que vous désirez qu'ils viennent si vous n'êtes pas disposés à supporter volontiers toutes ces conséquences de leur arrivée. »

Après leur avoir ainsi parlé avec toute la force dont je fus capable, je leur fis répéter à eux-mêmes tout ce que j'avais dit, afin d'être sûr qu'ils avaient bien compris quelles seraient les conséquences de leur demande. Mais ils restèrent fermes dans leur décision, et ils répétèrent tous : « Oui, oui ! nous voulons travailler davantage, manger moins, et partager nos habits avec ces enfants, et nous serons contents qu'ils viennent. »

Des émigrés des Grisons m'avaient glissé dans la main quelques écus pour mes pauvres enfants ; aussitôt je les appelai et je leur dis : « Ces hommes sont obligés de quitter leur patrie ; ils ne savent peut-être pas où ils trouveront un asile demain ; eh bien ! voici ce que dans leur malheur ils me donnent pour vous. Venez les remercier. » Et l'attendrissement des enfants fit verser des larmes aux émigrés.

C'est ainsi que je m'efforçais d'éveiller le sentiment de chaque vertu avant d'en parler ; car je considérais

¹ Le 5 avril 1799, le bourg d'Altorf, chef-lieu du canton d'Uri, fut détruit par le feu. On attribua ce désastre à la jalousie et à la haine des paysans de la contrée contre les riches industriels du chef-lieu, qui paraissaient favorables au nouvel ordre de choses.